

LES CHEVALIERS DU POIGNARD

ROMAN ÉMOUVANT PAR XAVIER DE MONTÉPIN.

Deuxième Partie. — Les Amours du Chevalier.

(Suite.)

II. — LE RAPPORT.

Denis Poulailler réunissait en lui toutes les conditions requises pour devenir un bandit modèle.

Audace, résolution, sang-froid, rien ne lui manquait.

Nous savons, de plus, qu'il n'avait point de préjugés et que sa conscience était élastique.

Il venait donc d'embrasser, sous la conduite du major, la carrière qui convenait le mieux à une nature comme la sienne, et nous n'avons pas besoin d'ajouter qu'il se distingua dès ses premiers pas dans cette carrière.

Passons rapidement sur un intervalle de quelques mois, afin d'arriver plus vite à des faits d'un plus grand intérêt.

Denis était devenu en quelque sorte le favori et le confident du major, qui ne manquait jamais de le consulter avant d'entreprendre une expédition. Cette confiance et cet attachement du capitaine rendaient Poulailler lieutenant de fait, mais il ne l'était pas de droit.

Karl portait le titre de lieutenant et touchait sa double part du butin. Denis, quoique son influence sur le major fût presque sans bornes, n'était considéré que comme un simple membre de la troupe.

Cet état de choses mécontentait également Karl et Denis.

Le premier, parce qu'il se voyait dépossédé complètement de sa supériorité morale et de son autorité.

Le second, parce que sa cupidité s'irritait des avantages pécuniaires accordés au lieutenant.

De là, une haine profonde entre ces deux hommes, haine d'autant plus terrible qu'elle était plus sourde et ne se manifestait par aucun éclat.

Un soir, à table, le lieutenant Karl, emporté par l'ivresse, insulta Denis, pour ainsi dire sans prétexte, et lui jeta à la tête un gobelet rempli de vin.

Denis évita le coup; mais, rendu furieux par cette brutale agression, il se précipita, un couteau à la main, sur Karl.

Le major fit un signe, et plusieurs hommes séparèrent les deux adversaires.

—Major ! s'écria Denis—pourquoi m'empêcher de me venger ?... L'insulte que j'ai reçue est mortelle et veut du sang !...

—Elle en aura, —répartit le chef avec le plus grand sang-froid.

—Alors, ordonnez qu'on nous laisse libres !

—Vous le serez dans un instant.

—Pourquoi pas tout de suite ?

—Parce que, entre gens d'honneur, il doit y avoir un combat et non pas une boucherie....

On va vous donner des épées, et vous vous mesurerez loyalement....

—A la bonne heure ! —répondit Denis.

Ce qui fut dit fut fait.

Un homme de la bande alla chercher deux de ces longues et lourdes épées de forme antique, dont aujourd'hui encore les étudiants allemands se servent pour vider leurs querelles.

Karl, malgré son incontestable courage, était plus pâle qu'à l'ordinaire.

Chacun des adversaires prit une de ces armes.

Le duel commença.

Il fut court.

A la deuxième passe, Denis clouait le lieutenant contre la muraille comme un gigantesque oiseau de nuit.

Karl vomit le sang, tordit ses membres, et expira sans pousser un soupir et sans prononcer une parole.

—Bien touché, mon fils ! —s'écria le major en s'adressant à Denis, —te voilà lieutenant !....

Ce fut toute l'oraison funèbre de Karl, dont le corps fut emporté sur le champ.

On lava la muraille ensanglantée, on jeta du sable sur la mare de sang qui couvrait le sol, on fit disparaître toutes les traces matérielles de la scène qui venait de se passer, et personne ne songea plus à Karl, remplacé immédiatement dans ses fonctions de lieutenant par Denis Poulailler.

Un an environ après le jour où le nouveau lieutenant avait été admis à faire partie de l'association des chevaliers du poignard, vers les dix heures du soir, le signal habituel retentit à l'extrémité de l'avenue souterraine. Le quartier de roc tourna sur ses gonds invisibles; l'arrivant pénétra dans l'intérieur et se dirigea vivement vers la salle commune.

Cet homme doué d'une finesse et d'une pénétration peu communes, se nommait Roncevaux, et c'était lui que d'habitude on envoyait aux renseignements quand le major avait quelque expédition en vue.

Tout le monde était à table au moment où Roncevaux entra.

Le bandit était déguisé en paysan, et, pour parler le moderne langage des conlisses, il avait fait sa figure avec un art si grand, qu'il

était bien difficile, pour ne pas dire impossible, de ne point le prendre pour un bon gros campagnard, bien lourd et bien stupide.

Notons en passant que depuis plus de huit jours la troupe s'endormait dans une complète inaction, et que cette inaction pesait à tout le monde et surtout au major et au lieutenant. Aussi le major demanda-t-il tout aussitôt et avec les symptômes d'une très-vive curiosité : — Eh bien ! Roncevaux.... eh bien !... y a-t-il du nouveau ?

—Ah ! pardieu, major !... vous pouvez en jurer hardiment !....

—Une affaire ?

—Oui.

—Bonne ?

—Magnifique.

—Bientôt ?

—Demain.

—Roncevaux, tu es un homme impayable.

—Je le sais, major.

—Maintenant, des détails.

—A l'instant ; seulement, qu'on me donne à boire, je meurs de soif.

Une main obligeante s'empressa de passer à Roncevaux une cruche remplie jusqu'aux bords de bière mousseuse.

Il la vida d'un seul trait ; puis, la reposant sur la table, il dit : —Maintenant, major, je suis à vos ordres.

—D'abord, —demanda le chef, —d'où viens-tu, et quel chemin as-tu suivi depuis trois jours que tu es en course ?

—J'ai suivi les bords du Rhin jusqu'à Goldner....

—Ce petit village qui est à dix ou onze lieues d'ici ?

—Précisément.

—Et une fois arrivé là ?....

—J'y suis resté.

—A l'auberge ?

—Oui, major, à l'auberge du Faucon blanc, une petite hôtellerie charmante, et que vous ne tarderez pas à connaître.

—Ah ! diable !... c'est donc là ?

—Qu'il y a un beau coup à faire, oui, major.

—Des détails, Roncevaux, des détails !....

—Major, avez-vous entendu parler quelquefois de Salomon Van Goët ?....

—Le négociant juif de Cologne ?

—Lui-même.

—J'en ai entendu parler cent fois. Il passe pour être immensément riche, pour avoir des correspondants et des comptoirs dans tous les pays du monde, et enfin pour prêter de l'argent aux têtes couronnées....

—Tout cela est vrai, major.

—Soit ; mais qu'y a-t-il de commun entre Van Goët, le marchand juif de Cologne, et la petite hôtellerie du Faucon blanc à Goldner ? ..

—Il y a cela de commun que maître Van Goët couchera demain soir à l'auberge du Faucon blanc.

—Ah ! ah !

—Attendez, major, je n'ai pas tout dit et ce n'est point encore là le beau de la chose.... Tandis que le négociant israélite descendra à terre, sa barque restera amarrée dans le petit port, et savez-vous de quoi elle est chargée, cette barque ?....

—Ma foi, non.

—Des plus précieuses marchandises du monde entier.... de bijoux d'un prix inestimable et, enfin, de sacs d'argent et de lingots d'or.... il y a là de quoi nous enrichir tous d'un seul coup !....

—Es-tu bien sûr de ce que tu dis là ? —s'écria le major dont le visage devenait pourpre de joie.

—Sûr comme de mon existence, —répondit Roncevaux.

—Cela me paraît si beau que je puis à peine y croire !

—Ah ! major, ne vous exagérez pas les choses, non plus ! La capture serait splendide, éblouissante, c'est vrai ; mais elle me semble difficile....

—Pourquoi cela ?

—La barque de Van Goët est grande, et d'ailleurs elle est défendue de manière à se trouver à l'abri d'un coup de main. Outre ses huit rameurs, le juif amène avec lui deux commis de confiance et six laquais armés jusqu'aux dents.... et vous devez bien penser que tous ces gens-là ne dormiront que d'un œil.

—Qu'importe ?

—Nous pouvons avoir dix-sept personnes à combattre.

—Des rameurs !.... des commis !.... des laquais !.... en vérité, voilà des ennemis bien redoutables ! Nous en aurons bon marché, crois-moi, Roncevaux....

—Je le souhaite, major.

—Et tu dis que le juif arrivera demain ?...

—Oui, major.

—A quelle heure ?

—On l'attend pour souper, c'est-à-dire vers les huit heures du soir.

—Bien !.... nous serons à l'hôtellerie avant lui.

Le major se retira dans sa chambre, où il emmena Denis, afin de délibérer avec lui sur la marche à suivre pour conduire à bonne fin cette magnifique entreprise.

Voici ce qui fut arrêté dans ce conciliabule :

Chacun des hommes de la troupe allait prendre le costume et l'apparence d'un marchand ambulant.

On chargerait tous les chevaux d'autant de ballots de toile et d'étoffes qu'ils en pourraient porter ; les bandits les conduiraient par la

bride, et, dans cet attirail inoffensif, on irait prendre possession de l'auberge du Faucon blanc, de toute la partie au moins qui resterait libre.

Ce plan était bon ; seulement, il fallait le mettre à exécution sur-le-champ, pour arriver le lendemain dans la matinée, car des hommes à pied et des chevaux lourdement chargés ne marchent pas vite.

Denis reparut au milieu des bandits, auxquels il fit part des volontés du chef.

Chacun s'occupa, tout aussitôt, d'exécuter ses ordres.

En moins d'une heure, ces hommes aux visages durs et rébarbatifs avaient pris, comme par enchantement, l'aspect placide et débonnaire de bons commerçants voyageant pour leurs affaires. Les chevaux eux-mêmes, chargés de pyramides de ballots, baissaient la tête d'un air humble et ne piaffaient pas comme de coutume.

On eût dit qu'ils voulaient se conformer au rôle qu'ils étaient appelés à jouer.

Quand tout fut prêt, les chevaliers du poignard se mirent en route.

Ils étaient au nombre de sept, y compris le major et Denis. Les autres restaient au château pour le garder.

III. — L'AUBERGE DU FAUCON BLANC.

Le village de Goldner, bien connu des artistes et des touristes qui visitent les bords du Rhin, est situé dans une position charmante. Aujourd'hui encore, il mire dans les eaux vertes et bleues ses maisons à pignons pointus et ses étroites fenêtres à tout petits carreaux.

Une anse microscopique sert de lieu d'asile à quelques barques de pêche et de transport dont les voiles triangulaires frissonnent au souffle du vent.

L'hôtellerie du Faucon blanc existe encore de nos jours.

Seulement, elle a changé de nom, nous ne savons pourquoi : elle s'appelle maintenant l'auberge des Rois Mages.

A l'époque où se passaient les faits que nous racontons, l'hôtellerie dont il s'agit avait deux issues principales, l'une sur la rue, l'autre sur le fleuve.

Une petite terrasse, à balustres de bois tournés, dominait le Rhin, auquel on descendait par un escalier de quelques marches dont les flots transparents baignaient la dernière.

C'est là qu'on amarrait les barques, à des anneaux de fer disposés exprès.

Dix heures du matin sonnaient au moment où les prétendus marchands, conduits par le major et Denis, arrivèrent avec leurs chevaux pesamment chargés dans la cour de l'auberge.

Otto Gutter, l'hôte du Faucon blanc, sortit de la maison pour les recevoir.

C'était un homme d'une soixantaine d'années, court et gros, dont le ventre rappelait celui de Falstaff, et dont la figure offrait un échantillon de ce type grotesque, vulgairement attribué aux casse-noisettes de Nuremberg.

Malgré cette protubérance abdominale développée outre mesure et cette trogne empourprée et comique, Otto Gutter ne manquait point d'une sorte de solennité dans sa démarche.

Il se dirigea vers le major, qui se trouvait le plus avancé de son côté, et, soulevant son bonnet avec politesse, il lui dit : —En vérité, mon maître, j'en suis bien marri, mais il est de toute nécessité que je vous engage à passer votre chemin....

Le major tressaillit.

—Passer notre chemin ?.... —répéta-t-il.

—Mon Dieu, oui.

—Et pourquoi ?

—Parce qu'il m'est impossible de vous loger....

—Votre hôtellerie est donc pleine ?

—Elle est absolument vide, au contraire....

—Eh bien ?....

—Mais elle est retenue.

—Pour quand ?

—Pour ce soir.

—Tout entière ?

—Oui.

—Et par qui, mon Dieu ?....

—Par un voyageur, avec sa suite.

—Quelque grand seigneur, quelque prince ?..

—Le fameux Van Goët de Cologne, —répondit Otto Gutter avec emphase.

Et tandis qu'il prononçait ce nom, il semblait se gonfler de toute l'importance du personnage qu'il était appelé à recevoir.

—Ah ! si l'agit du fameux Van Goët, —répliqua le major, —je n'ai rien à répondre....

—Vous voyez....

—Il a retenu aussi, sans doute, vos écuries pour ses équipages ?

—C'est, au contraire, la seule chose qu'il ait laissée libre.... il voyage par eau....

—Mais, alors, vous pourriez loger mes chevaux ?....

—Parfaitement.

—Eh bien, logez-les.

—Mais vous ?....

—Oh ! nous, nous coucherons à côté d'eux, sur la paille fraîche.... Nous ne sommes point difficiles, et pourvu que vous puissiez nous offrir un bon dîner et un bon souper....

—Bien de plus facile : j'ai de la viande de boucherie, de la volaille, du gibier et du poisson, de quoi nourrir cent personnes....

—A merveille ! donnez vos ordres, je vous prie, pour qu'on songe à notre repas, tandis que nous allons mettre nos chevaux à l'écurie....

Otto Gutter fit un signe qui équivalait à un acquiescement et tourna sur ses talons.

Le major l'arrêta.

—Les marchandises contenues dans nos ballots sont d'une grande valeur, —lui dit-il, —ne pourriez-vous les enfermer dans quelque endroit où elles seraient en sûreté ?

—Parfaitement, —répondit l'hôte ; —il y a une salle basse qui semble faite toute exprès pour cet usage.... Qu'on décharge vos ballots, je vous apporterai la clef de cette salle tout à l'heure.

En effet, au bout de moins d'une demi-heure, les chevaux étaient à l'écurie, devant des râteliers bien garnis, et on rangeait les marchandises en bon ordre dans une sorte de petit caveau voûté et obscur, dont le major conservait la clef dans sa poche.

Un excellent repas fut ensuite servi à la bande ; puis les uns allèrent se jeter à l'écurie sur la paille, afin d'y goûter un peu de repos, et les autres visitèrent l'hôtellerie et ses alentours, afin de se bien rendre compte des localités.

La journée tout entière se passa ainsi.

Vers le soir, quand approcha l'heure de l'arrivée de Van Goët, l'activité redoubla dans la maison.

Maître et valets déployèrent un zèle bruyant. On entendit tourner les broches, chanter les ragoûts et crépiter les fritures.

Enfin, une sorte de vigie, placée en haut de la maison, signala l'approche d'une embarcation importante qui s'avancait rapidement, poussée par ses voiles déployées et par les avirons de huit rameurs.

—Ce doit être le fameux Van Goët de Cologne ! —s'écria Otto Gutter en essayant du revers de sa main gauche son front baigné de sueur, et en se hâtant de se dépouiller du tablier blanc, insignie glorieux de ses fonctions de chef de cuisine.

C'était bien Van Goët, en effet.

Il fut impossible d'en douter lorsque la grande barque s'arrêta en face du petit débarcadère dont nous avons parlé.

Le juif archimillionnaire quitta d'un air nonchalant les coussins de velours noir sur lesquels il était étendu, et mit pied à terre.

C'était un homme de quarante ans à peine, somptueusement vêtu, d'une taille haute et riche, et dont le visage noble et régulier n'avait emprunté au type juistique que son nez en forme de bec d'aigle, ses yeux noirs perçants et ses cheveux noirs un peu crépus.

Derrière lui marchaient deux commis, entièrement vêtus de noir, dont l'un portait sous son bras un énorme portefeuille rouge, assez semblable à celui d'un ministre, et l'autre une cassette de petite dimension, mais qui semblait excessivement lourde.

Derrière les commis venaient quatre laquais, équipés en hommes de guerre, ayant l'épée au côté, les pistolets à la ceinture et le mousqueton sur l'épaule.

Deux autres laquais, armés de même, restèrent sur le pont de la barque, visitèrent les amorces de leurs mousquetons et de leurs pistolets, et se mirent à se promener de long en large, comme des sentinelles en faction.

Les huit rameurs se partagèrent en deux troupes égales.

Quatre descendirent à terre.

Quatre demeurèrent dans la barque et se couchèrent sous leurs bancs.

—Diable ! diable !.... —se dit Denis, qui, depuis la terrasse, avait pris note de tous les détails que nous venons de mettre sous les yeux de nos lecteurs. —Roncevaux avait raison !.... l'entreprise que nous allons tenter est brillante, mais dangereuse, et la réussite en est douteuse !....

La nuit arriva. Une nuit sombre et profonde, une de ces nuits sans lune et sans étoiles, qui enveloppent le monde dans un manteau d'impénétrables ténèbres.

Les quatre laquais que nous avons vus descendre avec Van Goët avaient remplacé sur le bateau et dans leur faction leurs deux camarades.

Une lanterne, suspendue au mât, éclairait leur promenade régulière et nocturne.

Onze heures du soir sonnaient.

Van Goët venait d'éteindre les bougies qui brûlaient auprès de son lit.

Dans l'hôtellerie tout semblait dormir.

En ce moment, un homme, se glissant dans l'obscurité, entra doucement la porte de l'écurie.

C'était le major.

—Etes-vous là ? —fit-il à voix basse.

—Oui.

—Tous ?

—Tous.

—Et le lieutenant ?....

—Me voici.... —répliqua Denis.

—Viens avec moi, —dit le major ; —le moment d'agir approche, et nous ne pourrions nous concerter ici....

Denis, sans rien répondre, se leva et suivit son chef.

Tous les deux firent le tour de l'auberge du Faucon blanc, et se dirigèrent vers les bords du fleuve.

Le silence était aussi profond que l'obscurité.

On n'entendait que le clapotement de l'eau contre les berges escarpées.

A cinquante ou soixante pas en arrière, on voyait luire, comme une pâle étoile, le fanal suspendu au mât du bateau.